

A Dijon, le pouls du spectacle vivant rebat

Le festival Théâtre enfin!, premier du genre à rouvrir, fait la part belle aux formes documentaires

REPORTAGE

DIJON - envoyée spéciale

Un pangolin court dans les rues de Dijon: le petit animal écailleux, qui nous a tant occupé l'esprit depuis plus d'un an, figure sur les affiches du festival Théâtre enfin!, ouvert le 21 mai, et qui se poursuivra jusqu'au 2 juillet. Un festival de théâtre qui en remplace un autre, le traditionnel Théâtre en mai, qui faisait les belles heures de la jeune création depuis trente ans.

Théâtre enfin! est la première manifestation théâtrale à rouvrir en France, après une année de pandémie qui a entraîné la fermeture des lieux culturels. Benoît Lambert, le directeur du Théâtre Dijon-Bourgogne, avait décidé de la lancer dans tous les cas, même si elle n'avait pu être suivie que par les professionnels, pour qui Dijon est toujours une plate-forme de découvertes. Tout était prêt donc, quand est tombée la bonne nouvelle que les théâtres pouvaient rouvrir au public dès le 19 mai.

Routes de l'exil

Malgré la présence graphique du pangolin, le Covid-19 ne s'est pas invité dans la programmation, qui reste néanmoins sérieusement branchée sur l'état du monde, un monde qui ne se résume pas à l'épidémie. Ce sont donc les formes documentaires, de plus en plus présentes dans le théâtre contemporain, qui ont donné le «la» de ce festival. La création d'ouverture, *Traverses*, est signée par une metteuse en scène, Leyla-Claire Rabih, qui travaille sur la Syrie depuis plusieurs années. Elle a, notamment, monté *Chroniques d'une révolution orpheline*, une trilogie basée sur des textes du jeune auteur de Damas, Mohammad Al Attar.

Avec *Traverses*, elle s'intéresse à ce qu'elle appelle le 5^e acte de la tragédie syrienne: le sort des

réfugiés, la manière dont ils se reconstruisent après les traumatismes de la guerre et de l'exil et la question de l'identité. Son dispositif formel est simple, mais la qualité du spectacle réside dans sa constante justesse de ton, dans son absence de pathos et dans l'intimité créée avec les spectateurs.

Quelques chaises et tables posées au milieu du public, réparti en rond autour de l'espace de jeu, et c'est parti pour remonter les routes de l'exil: celles des réfugiés syriens rencontrés par Leyla-Claire Rabih en France, en Grèce ou au Liban, mais aussi celles, plus anciennes, de sa propre famille, d'origine syrienne, et des familles de ses deux acteurs, Philippe Journo et Elie Youssef. Des réfugiés rencontrés par la metteuse en scène, on ne verra jamais le visage, sur les écrans qui surplombent le plateau: seulement leurs mains, et des détails de leur habillement. Mais on entend leurs voix. Leyla-Claire Rabih, en jouant ainsi avec sensibilité entre la présence et l'absence, ne saurait mieux dire combien ces exilés sont devenus les fantômes qui hantent notre présent.

Ce décalage opéré par rapport à notre monde d'images, où souvent celles-ci ne racontent, ne provoquent plus rien, est plus encore au cœur de la deuxième création d'ouverture du festival, *Laboratoire Poison 3*, d'Adeline Rosenstein. Cette femme de nationalité allemande, vivant à Bruxelles, à la fois comédienne, autrice et metteuse en scène, avait fait forte impression au Festival «off» d'Avignon en 2016, avec son spectacle-fleuve sur l'histoire de la Palestine, *Décriés-ravage*.

Avec *Laboratoire Poison 3*, elle poursuit son exploration d'un théâtre documentaire singulier dans le paysage actuel, qui retient les leçons du brechtisme et des avant-gardes russes du début du XX^e siècle. Pour cette nouvelle création, elle s'est d'abord intéressée

«Laboratoire Poison 3», d'Adeline Rosenstein.

VINCENT ARBELET



sée à la question de la trahison politique, pour remonter, parfois de manière un peu touffue, accumulative, le fil de certains épisodes méconnus de la guerre d'Algérie et de l'histoire de l'élimination du leader indépendantiste congolais Patrice Lumumba.

Nettoyer notre regard

Pour autant, *Laboratoire Poison 3* ne se veut surtout pas un spectacle sur la colonisation, même s'il est documenté de manière rigoureuse. Ce qui est si singulier, ici, c'est le travail sur l'image, mais sur l'image sans images, ou du moins sans images enregistrées. Adeline Rosenstein veut nettoyer notre regard, déconstruire les clichés qui font sou-

vent la matière même de l'histoire. Pour cela, elle fait composer par ses comédiens des tableaux vivants, qui viennent «illustrer» avec ironie les histoires qu'elle raconte elle-même sur le plateau.

C'est une forme de théâtre documentaire conceptuel et très chorégraphié, qui n'est pas exempt d'une dimension ludique, avec clins d'œil à la *Tintin*. Et c'est souvent brillant, passionnant sur le papier, mais parfois aride et difficile à suivre sur le plateau. Peut-être parce que le spectacle, comme nombre d'autres qui peuvent enfin jouer après ces mois d'arrêt, a manqué de ce contact avec le public vital pour le théâtre. Car à ce jeu très

Le Covid-19 ne s'est pas invité dans la programmation, qui reste néanmoins branchée sur l'état du monde

particulier qu'Adeline Rosenstein demande à ses acteurs, où ils ne jouent pas des personnages, mais les figurent, à rebours des conventions naturalistes, ces comédiens sont remarquables de précision et de présence:

ce sont eux qui, au fil du temps, peuvent donner à ce laboratoire toute sa dimension théâtrale.

En attendant, Théâtre enfin! se poursuit avec, au programme, des créations en souffrance depuis des mois: *L'Absence de père*, d'après *Platonov*, de Tchekhov, par Lorraine de Sagazan; *Susan*, sur la figure de Susan Sontag, par Alix Riemer; ou *Toute la vérité*, par Adrien Béal et son Théâtre déplié. Déplier le théâtre après des mois de repli, c'est tout ce que les spectateurs demandent. ■

FABIENNE DARGE

Théâtre enfin!, festival du Théâtre Dijon-Bourgogne (Côte-d'Or), jusqu'au 2 juillet. De 5,50 € à 12 € par spectacle. tdb-cdn.com